

## POURQUOI L'ESPÉRANCE UTOPIQUE EST-ELLE NÉCESSAIRE ?

« *L'existence meilleure, c'est d'abord en pensée qu'on la mène.* »

Ernst Bloch, *Le principe espérance*

### Notre manque d'utopie

« C'est ce qui m'a conduit, finalement, à ajouter à la formule initiale « De l'utopie »<sup>1</sup> un point d'exclamation qui en infléchit le sens, en lui conférant une orientation presque performative : « De l'utopie ! », davantage qu'un simple panneau de signalisation, c'est comme un mot d'ordre, une sorte de revendication, peut-être, sans doute, utopique. L'un des grands penseurs de l'utopie, Ernst Bloch, a nourri sa démarche d'un refrain de l'opéra de Bertolt Brecht et de Kurt Weill, *Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny* : « Aber etwas fehlt ! », « Mais il y a quelque chose qui manque ! », quelque chose, on ne sait pas trop quoi, mais qui, une fois ressenti que cela fait défaut, constitue la principale raison d'être de l'utopie, en l'absence même d'une connaissance exacte et claire de la cible qu'elle vise en exigeant que cette lacune soit comblée. **L'utopie, expression d'un besoin qui signale un manque, est elle-même le point d'application d'un besoin propre, et ce besoin signale aussi un manque.**

Manque de quoi ? En tout premier lieu d'utopie : il n'est pas indispensable de disposer de facultés d'observation exceptionnelles pour constater que, **aujourd'hui même, nous manquons cruellement d'utopie.** Tout se passe comme si la voie conduisant au pays de nulle part avait été perdue, au point que cette perte passât même inaperçue : l'esprit de la contre-utopie, qui souligne les graves inconvénients de la démarche utopique dont il révèle la force cachée, souvent aberrante et terrifiante, il faut bien le dire, aurait ainsi fini par l'emporter sur celui de l'utopie, désavouée en raison de ses excès incontrôlés qui retournent en sens inverse les espérances dont il se voulait porteur, et en font un objet de crainte et de dégoût. L'utopie est dénoncée comme un mouvement de fuite hors de la réalité : et en conséquence, on évite l'utopie en feignant d'ignorer que **le monde dont elle tente, en vain bien sûr, de s'évader, est lui-même, pour le dire vulgairement, « à fuir », inacceptable tel qu'il est, car en lui, irrécusablement, « quelque chose manque ».** Et comme on vient de le dire, ce qui nous manque le plus aujourd'hui, c'est peut-être de l'utopie, dont le retrait exprime une terrifiante désespérance : **cette désespérance ne peut que ruminer et ressasser un message de défaite et de renoncement dont elle se repaît. Or le propre de l'utopie est qu'elle récite un tel esprit, en adoptant une attitude résolue qui s'apparente à de la bravade, mais dont la valeur de protestation reste irremplaçable.**

« De l'utopie ! », cela signifie alors : retrouvons le chemin de l'utopie, réactivons la puissance de défi qu'elle recèle, au lieu de laisser celle-ci inemployée et de professer que les temps de l'utopie sont révolus, en même temps que sont « finies », déclarées nulles et non avenues, les idéologies dont elle ne serait en dernière instance que la forme la plus concentrée. Sachons à nouveau suivre l'utopie dans ses déroutantes opérations, osons dérailler avec elle, en prenant conscience que, d'ailleurs, elle pêche souvent davantage par surcroît que par défaut de rationalité. » Pierre Macherey, *De l'utopie !*

---

1 Le titre de l'ouvrage de Pierre Macherey.

### La puissance subversive du « nulle part »

« Le seul renseignement au sujet de l'emplacement de l'île d'Utopie que More propose, par la bouche de Raphaël, est le suivant : *Ce nouveau monde... est séparé du nôtre par l'équateur et bien davantage encore par la différence des coutumes e des mœurs.* Ce qui suggère qu'il se situe dans l'autre hémisphère, l'hémisphère sud, celui qui reste encore en grande partie à explorer, et où les choses, on peut le penser, doivent se passer de façon complètement différente de celle à laquelle on est habitué.

Joue donc ici, sous un angle différent, la **distinction entre utopie et atopie** que nous avons déjà mentionnée : le délire atopique, mû principalement par le principe de plaisir, correspond une fuite du monde réel, dont, avec une déconcertante facilité, il évacue en bloc toutes les contraintes en se libérant une fois pour toutes de l'obligation de rendre des comptes, ce qui lui confère une portée exclusivement ludique ; alors que **l'utopie représente, sous une forme raisonnée, et peut-être même excessivement raisonnée, un effort de retour en direction du réel dont le principe doit se trouver dans le réel lui-même** et non hors de lui, ce qui justifie sa dénomination de principe de réalité, jouant dans une perspective où l'utile doit prévaloir su l'agréable et le divertissant. » Macherey, *ibid.*

« L'idée-noyau doit être celle de *nulle part* impliquée par le mot même et par la description de Thomas More. C'est à partir en effet de cette étrange exterritorialité spatiale – de ce non-lieu – au sens propre du mot, qu'un regard neuf peut être jeté sur notre réalité, en laquelle désormais plus rien ne peut être tenu pour acquis. Le champ du possible s'ouvre désormais au-delà de celui du réel. L'utopie est le mode sous lequel nous repensons radicalement ce que sont famille, consommation, gouvernement, religion, etc. **De « nulle-part » jaillit la plus formidable contestation de ce-qui-est. L'utopie est la fonction de la subversion sociale.** » Paul Ricoeur, *L'imagination dans le discours et dans l'action*, dans *Du texte à l'action*

### Le pouvoir dynamisant de l'utopie

« [L'utopie] correspond à un projet donc il ne convient pas de minorer, en même temps que sa constitutive inventivité, la portée active, propre à un effort d'intervention visant, non seulement à interpréter le monde d'où il vient et auquel il se rapporte, mais aussi à le transformer, même si c'est par le biais de constructions imaginaires dont, de toute façon, il serait impossible de se passer. **S'intéresser à l'utopie, c'est se sentir concerné par cet élan dynamique**, et en accueillir pour son propre compte les retombées : d'un voyage en pays d'utopie, on ne peut revenir tout à fait indemne ou inchangé. » Macherey, *Ibid.*

### Idéologie et utopie, ou les élans contradictoires et nécessaires de l'imaginaire social

« Tout se passe comme si **l'imaginaire social reposait sur une tension entre une fonction d'intégration et une fonction de subversion.** En cela, l'imaginaire social ne diffère pas fondamentalement de ce que nous connaissons de l'imagination individuelle : tantôt l'image supplée à l'absence d'une chose existante, tantôt elle la remplace par une fiction. (...) **L'idéologie et l'utopie sont des figures de l'imagination reproductrice et de l'imagination productrice.** Nous ne prenons possession, semble-t-il, du pouvoir créateur de l'imagination que dans un rapport critique

avec ces deux figures de la conscience fausse.

Il semble en effet que nous ayons toujours besoin de l'utopie, dans sa fonction fondamentale de contestation et de projection dans un ailleurs radical, pour mener à bien une critique également radicale des idéologies. Mais la réciproque est vraie. Tout se passe comme si, pour guérir l'utopie de la folie où elle risque sans cesse de sombrer, il fallait en appeler à la fonction saine de l'idéologie, à sa capacité de donner à une communauté historique l'équivalent de ce que nous pourrions appeler une identité narrative. Je m'arrête au moment où le paradoxe de l'imaginaire social est le plus grand : pour pouvoir rêver d'un ailleurs, il faut déjà avoir conquis, par une interprétation sans cesse nouvelle des traditions dont nous procédons, quelque chose comme une identité narrative ; mais d'autre part, les idéologies dans lesquelles cette identité se dissimule font appel à une conscience capable de se regarder elle-même sans broncher à partir de nulle part. » Ricoeur, « *L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social* ».

### **L'utopie exprime son contexte**

« L'utopie se présente ainsi comme la réponse apportée à une question qui vient du réel lui-même, ce qui ne nécessite d'ailleurs pas que cette réponse ait fait preuve de sa réalisabilité. On comprend que, dans un tel contexte, l'utopie ait pu remplir un rôle de critique politique et sociale, en vertu duquel son « nulle part » se trouve d'une certaine façon relocalisé dans l'environnement matériel auquel il fournit, en contrepoint, une alternative compensatoire, ce qui le charge de réalité, tout en le libérant de l'obligation de s'identifier au réel.

C'est pourquoi il est inapproprié de décontextualiser une entreprise comme celle de More, en en faisant un « modèle » valant idéalement pour d'autres systèmes historiques de référence, ce à quoi on est conduit par exemple lorsqu'on installe ce modèle dans la position de précurseur des utopies sociales du XIX<sup>ème</sup> siècle, alors qu'en fait il parle de tout autre chose. Le mieux, pour évacuer cette tentation, est de **renoncer à considérer l'utopie comme un modèle formel**, c'est-à-dire comme un programme à la recherche des moyens de son application dans la réalité, en prenant conscience du fait qu'il est d'emblée, à sa manière, appliqué, comme l'est l'envers d'une feuille de papier à son endroit, à cette réalité même en vue de laquelle il a été configuré. Ceci n'empêche pas que, une fois déposée la tentation de la considérer comme un modèle transposable à l'identique dans d'autres contextes, l'utopie puisse, en raison même de sa bizarrerie, de son inquiétante étrangeté, et des effets de contraste qu'elle provoque, stimuler des réflexions prenant place dans le cadre d'actualités différentes de celle qui a constitué son origine. » Macherey, *Ibid.*

« Il faut donc prendre en compte le fait que, contrairement à ce qu'elle paraît déclarer, **l'utopie** ne prescrit pas le changement pour le changement, dans l'abstrait, donc de manière purement théorique, mais dégage la perspective de transformations concrètes, prenant place pratiquement dans le contexte socio-historique qui lui fournit les matériaux de sa réflexion. En usant d'un autre langage, on pourrait dire que l'utopie, si sa nature est comme nous l'avons dit métaphorique, **est une métaphore du présent**, c'est-à-dire qu'elle a toujours une valeur d'actualité, en ce sens qu'elle **doit se rapporter à une situation historique déterminée dont elle se contente d'effectuer une transposition fictionnée** : par là, elle indique ce qui, venu des profondeurs de cette actualité à laquelle elle se rapporte et dont elle ne peut être détachée, provoque le transport – métaphoriser, c'est en effet littéralement transporter - , de celle-ci au-delà de ses formes manifestes.

C'est la raison pour laquelle, et Mannheim accorde une considérable importance à cette thèse, **l'utopie diffère de l'idéologie par son caractère nettement anti-conservateur** : bien loin d'aller dans le sens du maintien de l'état présent, auquel elle offrirait ses garanties légitimes, elle tend à en promouvoir le changement, un changement rendu inévitable par les insuffisances propres à cet état

dont elle assure la révélation dans une perspective de délégitimation, en tout opposée à celle qui anime l'idéologie ; cette dernière développe en effet une toute autre forme de non-congruence avec l'être, par laquelle elle tire, non vers l'avant, comme l'utopie, mais vers l'arrière, dans le sens de la perpétuation de l'état existant, opposant ainsi ses pesanteurs à l'élan, à l'envol utopique. Il en résulte que, si l'utopie est amenée par sa logique même à faire retour vers le réel, c'est parce qu'elle est issue du réel, dont elle explore les tendances profondes au changement (...). L'incitation au changement à laquelle l'utopie prête sa voix répond donc au devenir même de l'être, dont elle est une manifestation : c'est pourquoi il n'y a pas un modèle unique de l'utopie, dont elle n'aurait qu'à ressasser le message, l'allure générale de celui-ci étant fixée une fois pour toutes, sans qu'il ait à s'adapter aux conditions réelles du présent.

Disons cela encore autrement : **il n'y a pas de discours utopique en soi, dont la détermination générique puisse être établie pour l'éternité ; mais l'utopie est toujours la réponse à une situation donnée**, et c'est dans la perspective propre à celle-ci qu'elle se présente dans la forme de l'utopie, forme en conséquence relative. Ce qui caractérise une époque historique, c'est la lutte entre les forces tirant dans le sens de la conservation des formes d'organisation qui y dominent et celles qui, sur fond de résistance à cette domination, tirent au contraire dans le sens de leur modification : l'idéologie est au service des premières, l'utopie, à celui des secondes, dans des conditions où, ce qui existe, ce n'est ni l'idéologie en tant que telle, subsistant à part, ni l'utopie en tant que telle, subsistant à part, et n'ayant à se soumettre qu'à ses règles propres, mais la relation réciproque entre ces attitudes de pensée antagoniques qui, en s'opposant, renvoient à un conflit dont les enjeux sont d'emblée incorporés au monde historique réel où ces attitudes prennent place.

**Mannheim en tire cette conséquence étonnante que l'utopie n'existe qu'au point de vue de l'idéologie, et réciproquement :**

La notion de l'utopique, c'est toujours la couche dominante qui en décide, celle qui se trouve en coïncidence non problématique avec la réalité ontique existante ; la notion de l'idéologique, c'est toujours la couche montante qui la détermine, celle dont les rapports existentiels avec la réalité ontique donnée sont tendus.

L'idéologique et l'utopique ne sont perçus comme tels qu'au point de vue qui sert actuellement à les contester, dans des conditions qui sont appelées par le devenir historique à se transformer. C'est pourquoi **l'utopique d'aujourd'hui, c'est-à-dire ce qui est dénoncé comme tel par les tendances conservatrices à l'oeuvre sur le moment, peut très bien définir l'idéologique de demain (...)**. C'est ainsi par exemple que le libéralisme, d'utopie d'hier, s'est transformé en l'idéologie de demain, tournée vers le passé et non plus vers l'avenir, et ceci, bien sûr, au prix d'une mutation, voire même d'un retournement complet de son contenu rationnel.

Il n'y a donc pas de forme utopique qui puisse être isolée de son contenu, et de son contexte auxquels elle est au contraire liée intrinsèquement, et ceci d'autant plus que ce contenu et ce contexte sont indissociables d'une orientation pratique, caractérisée par sa plasticité, davantage qu'ils ne consistent en une configuration théorique, caractérisée par la systématisme de son organisation représentationnelle. » Macherey, *Ibid.*

### **La nécessité de l'utopie et d'une nouvelle rationalité critique**

« Le propre de l'utopie, c'est justement qu'elle mêle inextricablement les valeurs du vrai et du faux, ou, si l'on veut le dire autrement, de la raison et de l'imagination : c'est son défaut constitutionnel, mais c'est aussi ce qui en fait le prix, et la rend irremplaçable, et même inéluctable ; en elle se joue quelque chose de capital pour la pensée humaine, dont elle offre une image criante de vérité, précisément en raison de ses approximations et de ses attermoissements. **Ce qui anime l'esprit d'utopie, c'est le besoin de croire en quelque chose d'autre, en réponse à la prise de conscience que « quelque chose manque », ce que Ernst Bloch a appelé « principe espérance »** (Prinzip

*Hoffnung*). Un rationalisme étroit, rigide, prescrit l'éradication de cette croyance insensée, qui prospère entre ombre et lumière, là où toutes les équivoques sont permises, et même sollicitées. C'est le même rationalisme, en réalité un pragmatisme de la pire espèce, celui qui professe la nécessité de se rendre sans conditions à l'état de fait, qui annonce à son de trompe la fin des idéologies, ce qui est la meilleure façon, c'est-à-dire en fait la pire, de faire le jeu de l'idéologie, sous couvert de sa supposée disparition.

(...) C'est pourquoi, ce qu'il faut, c'est une nouvelle forme d'esprit rationnel, qui ne fuie pas les ambiguïtés et les tropes propres à l'idéologie et à l'utopie, mais qui les regarde bien en face, une fois déposée la volonté de s'y soustraire artificiellement par un acte de prétendue rupture, qui ne fait que reconduire sous des formes larvées ces ambiguïtés et ces tropes, dans des conditions où il est devenue définitivement impossible de les contrôler.

Il est donc plus que jamais vital de comprendre comment fonctionne la conscience utopique (...) : à savoir que **la revendication émancipatoire portée par l'utopie est inséparable de son revers aliénant d'oppression, qui en constitue à la fois le dernier mot et son démenti.** » Macherey, *Ibid.*

« L'utopie fait évanouir le réel lui-même au profit de schémas perfectionnistes, à la limite irréalisables. Une sorte de logique folle du tout ou rien remplace la logique de l'action, laquelle sait toujours que le souhaitable et le réalisable ne coïncident pas et que l'action engendre des contradictions inéluctables, par exemple, pour nos sociétés modernes, entre l'exigence de justice et celle d'égalité. La logique de l'utopie devient alors une logique du tout ou rien qui conduit les uns à fuir dans l'écriture, les autres à s'enfermer dans la nostalgie du paradis perdu, les autres à tuer sans discrimination. Mais je ne voudrais pas m'arrêter sur cette vision négative de l'utopie ; bien au contraire, je voudrais retrouver la fonction libératrice de l'utopie dissimulée sous ses propres caricatures. **Imaginer le non-lieu, c'est maintenir ouvert le champ du possible.** Ou, pour garder la terminologie que nous avons adoptée dans notre méditation sur le sens de l'histoire, l'utopie est ce qui empêche l'horizon d'attente de fusionner avec le champ de l'expérience. **C'est ce qui maintient l'écart entre l'espérance et la tradition.** » Ricoeur, *Ibid.*

### Espoir et liberté ?

« Quel rapport y a-t-il entre l'espérance et la résistance ? Peut-être pas un rapport si nécessaire qu'on veuille bien le croire. Ne pourrait-on pas former, pour changer, l'idée d'une activité sans espoir et sans fin ? L'idée que ce qui est « inhérent à l'être » c'est ce surgissement continu des résistances au seuil du tolérable, qui s'effectuent avant de se penser, et nullement leur succès ou leur échec. Qu'il est tout aussi nécessaire que les formes d'asservissement se succèdent et qu'elles soient contrecarrées ou bouleversées par des résistances - qui, tout aussi nécessairement, peuvent se produire en vain. "Il est juste de se révolter" et d'agrandir sans fin ces failles, de renforcer ces résistances par tous les moyens possibles. Mais il n'est pas nécessaire, il est même inefficace et nuisible sans doute, de le faire dans l'illusion d'une coïncidence entre nos "fins" et celles du réel, qui n'en a pas, pas plus d'ailleurs que nous-mêmes. La tradition révolutionnaire était l'héritière d'une essence, d'une nature humaine comme positivité originaire qui se pervertissait dans le retournement de l'aliénation.

Elle a su, en certains de ses moments, se débarrasser de l'essence. Mais la positivité est toujours là. Dans les manifestations, c'est elle qui tient les drapeaux et crie les mots d'ordre d'un avenir meilleur. Peut-être peut-on essayer de lui prendre le porte-voix des mains et de changer de mot d'ordre. **Au lieu d'une messe, une révolution sans espoir.** C'est contradictoire ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ? » Bertrand Ogilvie, *L'homme jetable. Essai sur l'exterminisme et la violence extrême*

L'espérance est cette nécessaire « passion pour le possible ». Ricoeur, *La liberté selon l'espérance*.

« L'espoir de participer au souverain bien est la liberté même, la liberté concrète, celle qui se trouve chez elle ». Ricoeur, *ibid*.

Mon hypothèse de travail : Il y a une nécessité psychologique de l'espoir proportionnelle au désir, corrélativement aussi à la souffrance dont l'individu désire se dégager. En vertu de cette dynamique, l'espoir seul accroît la force motrice des individus et donne par là sens aux situations les plus désespérantes, parfois en les recolorant, parfois aussi en insufflant l'impulsion nécessaire au refus. Qu'il s'agisse là d'un ressort crucial des stratégies de domination est un fait, mais il n'en demeure pas moins que l'espoir est la dernière des résistances contre les injonctions d'adaptation et de résignation à l'absurde. Une action complètement dépourvue d'espoir serait celle d'un homme sans souffrance, parfaitement résigné ou parfaitement heureux.